

Victoria Pleuchot

Université d'Artois (France)

ORCID 0000-0002-9109-2937

Langue du travail et travail de la langue : l'exemple de deux francophones ouvriers

La langue nous façonne en tant qu'individu puisqu'elle est toujours contextualisée au sein d'un environnement sociologique, économique, historique et politique. Le changement de langue pour un immigré est synonyme de déracinement, ce qui accentue la précarité de son quotidien :

Décider d'abandonner sa langue maternelle pour écrire dans une langue différente implique donc une expérience identitaire et psychologique extrêmement forte menant à la « [d]épersonnalisation, [au] sentiment d'être quelqu'un d'autre »¹.

La précarité linguistique va de pair avec la précarité économique ou politique durant la période de l'entre-deux-guerres : avec le traité de Versailles et la Révolution soviétique, on observe des mouvements importants des populations, particulièrement d'Europe de l'Est ou Centrale. Changer de pays sans que cet événement ne soit un choix motivé est souvent l'apanage des populations les plus humbles. Elles se retrouvent alors à cumuler au minimum deux handicaps précarisants : celui de la pauvreté et celui d'une langue mal maîtrisée voire inconnue. Dans les années 1920 ou 1930, sur les chantiers ou dans les mines en Europe, et particulièrement en France, on entend des myriades de langues différentes (on passe en effet de 6,5% de mineurs étrangers en 1906 à 42% en 1931²). Les travailleurs précaires sont affaiblis au quotidien par un travail dégradant leur santé mais aussi par les difficultés qu'ils rencontrent pour se faire comprendre. La définition suivante de la précarité correspond à la fois à cette aporie laborieuse et linguistique :

¹ G. Ansellem, *Romain Gary, les métamorphoses de l'identité*, Paris 2008, p. 18, citant Romain Gary dans *Pour Sganarelle*.

² G. Noiriel, *Les Ouvriers dans la société française : XIX-XX^e siècle*, Paris 1986, p. 133.

[Le précaire cumule] le sentiment d'impuissance (*powerlessness*), l'absence de signification (*meaninglessness*), l'absence de normes (*normlessness*), l'étrangeté aux valeurs (*value isolation*) et l'absence de réalisation de soi (*self-estrangement*)³.

Néanmoins, la survie dans les milieux les plus précaires est intimement liée à la langue et à sa maîtrise : sur un chantier, comprendre une explication ou une mise en garde est fondamental pour ne pas se blesser ou se faire tuer. Dans la mine, la communication est vitale pour éviter un éboulement ou pour survivre au grisou. Le minimum linguistique est donc requis à la fois pour travailler mais également pour survivre. Les travailleurs en situation de précarité linguistique se retrouvent donc toujours en marge, à la frontière, dans une position décentrée, tout comme les auteurs de la francophonie oubliée.

Jean Malaquais et Panaït Istrati, deux francophones ouvriers, ont des conditions de déracinement linguistique divergentes. Jean Malaquais, pseudonyme de Vladimir Jan Pavel Israël Pinkus Malacki (1908–1998) est d'origine polonaise. Refusant de rentrer en Pologne pour effectuer son service militaire, il devient apatride et publie en 1939, grâce à l'aide d'André Gide, son roman plurilingue *Les Javanais* qui remporte le prix Renaudot. Panaït Istrati (1884–1935), quant à lui, fait partie de ces nombreux écrivains roumains qui se tournent vers la France pendant l'entre-deux-guerres, comme Benjamin Fondane, Emil Cioran ou Eugène Ionesco. Istrati devient, grâce aux conseils de Romain Rolland, très apprécié en France dans les années 1920 pour ses récits comme *Kyra Kyralina* (1924) ou *Codine* (1926). Si les deux sont, *de facto*, des auteurs francophones, ils le sont différemment. Malaquais, détenteur d'un équivalent du baccalauréat avec un père enseignant, parle plusieurs langues et choisit donc le français au milieu de sa maîtrise de l'allemand, de l'anglais ou de l'espagnol tandis qu'Istrati arrête l'école très jeune et apprend le français en autodidacte à plus de trente ans alors qu'il soigne sa tuberculose dans un sanatorium.

Ces deux francophones (relativement) oubliés ont néanmoins tous deux choisi le français par amour et témoignent d'une passion fusionnelle pour cette langue :

Jean Malaquais : L'écrivain qui, pour créer, se sert d'une langue qui n'est pas la sienne – on veut dire qui n'est pas sa langue maternelle – je pense qu'il obéit à une impulsion d'où le libre arbitre est presque entièrement absent. Il n'y a véritablement choix – au sens formel du mot – que lorsqu'il y a conflit. J'ai écrit tout de suite en français : une sorte d'impératif absolu. Ce fut un mariage d'amour⁴.

Panaït Istrati : Si même lorsqu'il jongle avec sa langue maternelle, écrire est un drame [...] qu'est-ce que cela doit être pour moi qui, dans mon français de fortune, en suis encore aujourd'hui à ouvrir cent fois par jour le Larousse, pour lui demander [...] comment on écrit amener et quand emmener ? [...] Mais c'est l'enfer ! Et je souffre dans tous mes

³ Concepts de M. Seeman, *On the Meaning of Alienation*, « *American Sociological Review* » 1959, vol. 24, n°6, p. 783–791, [dans :] S. Paugam, *Les Salariés de la précarité*, Paris 2007, p. 27.

⁴ J. Malaquais cité dans G. Higgins, *Les Conrad français*, « *Les Nouvelles littéraires* » 6.04.1940, n° 912, p. 4, cité d'après « *La Revue des lettres modernes* » 2021, n° 8, p. 265.

pores, ne sachant presque jamais quand j'améliore et quand j'abîme mon texte [...] Ma poitrine était un haut fourneau plein de métaux en fusion qui cherchaient à s'évader et ne trouvaient pas de moules prêts à les recevoir. Toutes les minutes j'arrêtais la matière incandescente, pour voir s'il s'agissait de deux l ou d'un e grave, de deux p ou d'un seul, d'un féminin ou d'un masculin. Je ne sais pas comment je ne suis pas devenu fou à cette époque-là⁵.

Ce qui diffère, c'est la situation intradiégétique des œuvres de Malaquais et d'Istrati : Malaquais place l'action de son premier roman, *Les Javanais* (1939), en France, ce qui lui permet de représenter la réalité sociolinguistique plurilingue des travailleurs plus précaires des mines françaises de l'entre-deux-guerres. Istrati, quant à lui, utilise le français pour amener ses lecteurs à découvrir les Balkans avec une suspension volontaire de l'incrédulité⁶ vis-à-vis des personnages censés parler roumain ou grec mais s'exprimant en français. Il accentue donc une dimension plus folklorique ou cosmopolite⁷ qui le rapproche davantage des auteurs de récits de voyage de cette période. Ainsi, Malaquais utilise le français pour dévoiler une réalité que les lecteurs côtoient sans la voir tandis qu'Istrati se sert du français pour transporter le lecteur dans une réalité qu'il n'a quasiment aucune chance de côtoyer.

En leur qualité de travailleurs et d'étrangers, Malaquais et Istrati cumulent tous deux des handicaps pour réussir à entrer dans le cercle fermé de l'*intelligentsia* française de l'époque⁸. Si nous les étudions aujourd'hui, c'est le fruit d'une réorganisation sociologique littéraire⁹ qui doit beaucoup notamment à Romain Rolland et André Gide, mentors de ces francophones marginaux. De même, le champ littéraire et les réseaux semi-institutionnalisés¹⁰ de la littérature du travail de l'entre-deux-guerres¹¹ favorisent

⁵ P. Istrati, *Préface à Adrien Zograffi, ou les aveux d'un écrivain de notre temps* [1932], [dans :] idem, *Œuvres*, t. 2, Paris 2006, p. 189–199, p. 190–191 pour la citation.

⁶ S. Coleridge, *Biographia Literaria*, Edinburg 2014 [1817], p. 208 : « Willing suspension of disbelief ».

⁷ F. Zéphir, *Le Vagabond du monde ou le cosmopolitisme de Panaït Istrati*, [dans :] G. Bridet et alii, *Décentrer le cosmopolitisme : enjeux politiques et sociaux dans la littérature*, Dijon 2019, p. 115–127.

⁸ J. Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris 1988, p. 58 : « Même lorsqu'il est légalement et administrativement accepté, l'étranger n'est pas pour autant admis dans les familles. Son usage malencontreux de la langue française le déconsidère profondément – consciemment ou non – aux yeux des autochtones qui s'identifient plus que dans les autres pays à leur parler poli et chéri. Ses habitudes alimentaires ou vestimentaires sont considérées d'emblée comme un manquement impardonnable au goût universel, c'est-à-dire français. »

⁹ M. C. Gnocchi, *Du paternalisme romantique aux « illégitimes légitimes » : stratégies de légitimation des écrivains populaires et autodidactes (1830–1939)*, [dans :] *Légitimité, légitimation*, éd. S. Amedegnato, S. K. Gbanou et M. Ngalasso-Mwatha, Pessac 2011, p. 127–140.

¹⁰ G. Sapiro, *Réseaux, institution(s) et champ*, [dans :] *Les Réseaux littéraires*, éd. D. De Marneffe et B. Denis, Bruxelles, 2006, p. 44–59, surtout p. 54.

¹¹ Certaines maisons d'édition, en particulier Rieder et sa collection « Prosateurs français contemporains », ainsi que de nouvelles revues liées à de nouveaux réseaux d'auteurs du peuple indépendants. Voir Victoria Pleuchot, *Littérature romanesque et travail précaire. 1918–1939*, thèse soutenue en 2023 à l'Université d'Artois.

la visibilité de ces deux irréguliers. Par exemple, l'auteur prolétarien Henry Poulaille publie dans ses revues « À Contre-courant » et « Jean-Jacques » un certain Vladimir Malacki et décerne à Istrati le « Prix sans nom », créé pour se moquer de l'entre-soi et du clientélisme des prix littéraires.

Enfin, tous deux ont eu un parcours d'ouvrier précaire avant (mais aussi pendant) qu'ils deviennent écrivains : ce rapport au travail, à sa matérialité et sa corporéité, a eu un impact sur leurs langues littéraires qu'il convient de réinscrire dans l'Histoire littéraire de langue française de l'entre-deux-guerres.

Il nous paraît nécessaire d'étudier conjointement ces deux auteurs marginaux qui font irruption dans une langue et dans un milieu qui ne sont pas les leurs à l'origine. Doublement « mineurs », au sens deleuzien, ils permettent par la « déterritorialisation¹² » et le décentrement de révéler certains préjugés de la construction du canon littéraire. Parce que la condition d'extranéité par rapport à la langue française est un moyen efficace pour la renouveler, la décadenasser et l'enrichir, elle invite à la réflexion métalinguistique. En effet, la plume étrangère qui doit se heurter à une langue qui ne lui est pas familière a besoin de réfléchir davantage à la syntaxe, à la structure, au vocabulaire, à l'idéologie et au système de valeurs que la langue porte en elle. Cette attitude de remise en question des normes littéraires présente des similitudes par rapport à celle qui questionne la littéarité de la description fictionnelle du travail, depuis son premier représentant au XX^e siècle, Upton Sinclair. En effet, dès *The Jungle*¹³ (1905), la narration du geste laborieux témoigne de l'importance d'une corporéité et d'une matérialité qui redouble, dans le cas de Malaquais et d'Istrati, l'expérience de l'écriture dans une langue étrangère et qui rapproche ces deux expériences d'une démarche phénoménologique.

La phénoménologie du travail et de la langue des francophones

La phénoménologie étudie les expériences ressenties par un sujet sentient de manière subjective. L'humain, être sentient, est donc un « sujet qui vit dans son monde propre dont il forme le centre »¹⁴. Le « monde propre » d'un individu est un fragment de son environnement qui ne peut être perçu de cette manière que par ledit individu.

Sans revendiquer une absence totale de porosité entre les « mondes propres », l'expérience vécue par les travailleurs étrangers durant l'entre-deux-guerres est un « monde propre » difficilement compréhensible et accessible pour des personnes trop éloignées de ces vécus : c'est précisément le cas du lectorat français. Lire ne suffit pas à comprendre. Pour transmettre une expérience aussi particulière que celle du travail des étrangers, une langue particulière est nécessaire. Cette langue intellectualiserait moins la description afin d'en transmettre, par les mots, une expérience tangible.

¹² Voir G. Deleuze, F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. L'Anti-Œdipe*, Paris 1972.

¹³ U. Sinclair, *La Jungle*, trad. A. Sayez, Paris 2011.

¹⁴ J. Von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, trad. P. Muller, Paris 1984 [1934], p. 19.

Ce besoin d'une langue autre est à rapprocher d'une conception phénoménologique du travail qui oppose le travail-vivant (de l'ouvrier) et le travail-mort (de la machine) depuis Marx. Ce dernier propose des descriptions :

« [p]hénoménologique[s] » du travail car il se place « du point de vue de l'individu, [où] l'actualisation des pouvoirs de la vie qui ne s'effectuent plus en lui ne peut être que représentée par lui. L'objectivité de ces pouvoirs, la confusion de leur représentation et de leur être, s'enracine dans la vie même du travailleur [...] et dans ses modalités concrètes »¹⁵.

La langue littéraire créée par les francophones ayant expérimenté cette condition précaire met justement l'accent sur l'individu, sur sa perception du temps et sur les impacts du travail sur son corps.

Le travail est peu représenté en littérature : trop itératif¹⁶, il s'éloigne des schémas actanciels narratifs classiques avec une intrigue qui doit éviter la répétition et des péripéties qui viennent divertir le lecteur. En effet, quel divertissement offre-t-on lorsqu'on souhaite raconter le quotidien d'un tourneur-fraiseur ? Depuis le XIX^e siècle, le canon littéraire se construit particulièrement sur la notion de génie, d'unicité ou de nouveauté. Si un chef-d'œuvre est original et unique, qu'il laisse les lecteurs haletants, pressés de tourner chaque page pour découvrir la suite du récit, que faire d'un roman où le quotidien est inlassablement le même ? L'écriture du geste laborieux s'arrête sur de petits éléments qui peuvent paraître insignifiants. Cette écriture du détail qu'impose la narration du travail technique a été l'une des raisons de son rejet esthétique, du fait d'un présumé manque de littérarité. Après tout, la modernité s'est construite à l'encontre du réalisme et « le rejet du détail est à l'ordre du jour »¹⁷. Tenter de décrire un acte laborieux dans toute sa complexité relève de la gageure, d'une véritable ekphrasis, défi littéraire que tous les auteurs ne sont pas capables de relever :

Une raison, bien évidemment, pour laquelle le travail *per se* a joué souvent un si petit rôle dans tous ces écrits pourtant consacrés avec zèle à l'ouvrier, est que les opérations exécutées dans l'usine semblent si minutieuses et si insignifiantes qu'elles n'offrent que très peu de prise à l'écrivain. L'activité laborieuse peut être décrite en quelques phrases, et la même tâche est exécutée jour après jour jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par le chômage. Dans la mesure où l'action a perdu sa personnalité, elle cesse d'avoir un sens pour le spectateur¹⁸.

¹⁵ M. Henry cité d'après R. Sobel, *Phénoménologie du travail, ontologie de la vie et critique radicale du capitalisme. Réflexions à propos du statut de l'interprétation de Marx par Michel Henry*, *Cahiers d'économie politique*, 2009, vol. 56, n° 1, p. 7-40, p. 16 pour la citation.

¹⁶ G. Genette, *Figures III*, Paris 2014, p. 177 : « Raconter une seule fois (ou plutôt : en une seule fois) ce qui s'est passé n fois ».

¹⁷ D. Arasse, *Le Détail : pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris 2009, p. 30.

¹⁸ M. Basso, *Men at work: Rediscovering Depression-era Stories from the Federal Writers' Project*, Salt Lake City 2012, p. 3-4 (traduction personnelle).

Pourtant, c'est précisément de cette itérativité que peut naître la poésie chez Panaït Istrati :

Je fermai les yeux pour les protéger du soleil et, aussi, pour ne plus rien voir des cruautés de la vie. J'étais fixé, maintenant : le travail, ici, était un assassin. Tuer pour vivre. Mourir pour vivre. Mourir à chaque instant, pour vivre...¹⁹

La répétition doublée du rythme ternaire de ce pêcheur d'éponges décrit, résume et fait sentir en une formule alliant poésie, désespoir et sarcasme, la condition du travailleur précaire, allant jusqu'au bout de la perception phénoménologique par l'invitation à fermer les yeux et à ne plus voir, mais ressentir.

Cette langue essaie de retranscrire les expériences vécues directement par les travailleurs : elle tente d'être moins diluée par l'intellect, d'être plus organique. Mais n'y a-t-il pas contradiction ? La langue francophone ne s'oppose-t-elle pas à la langue phénoménologique du travail ? L'auteur francophone – tout comme n'importe quel autre auteur écrivant dans une langue étrangère – doit réfléchir davantage lorsqu'il écrit en français : ce n'est pas sa langue maternelle, il est d'autant plus conscient de la matière linguistique qu'il travaille. La langue du travail revendique au contraire une sorte de spontanéité liée à la matérialité de l'expérience laborieuse. Mais cette contradiction devient une force lorsque la langue est utilisée, comme c'est le cas pour Malaquais et Istrati, non pour reproduire le français classique, mais pour casser les normes, torturer la prononciation et renouveler la langue. En décentrant les codes linguistiques, les auteurs francophones laborieux brisent plus facilement les codes narratifs qui rechignent à représenter l'itérativité du travail. Le travail de la langue mène alors à la langue du travail :

L'acte de travailler et le geste technique s'inscrivent au cœur même de leurs esthétiques et permettent de décrire « [l]es manières de faire, de s'engager dans les gestes, de ressentir, de percevoir, bref toute une phénoménologie de l'activité »²⁰.

Cette phénoménologie du travail par le biais de la langue est particulièrement perceptible dans *Les Javanais*, nom donné aux mineurs étrangers et sans-papiers dans ce roman car ils parlent un sabir désigné comme du « javanais », mais également dans plusieurs récits d'Istrati, particulièrement dans *Codine*, *Le Pêcheur d'éponges* ainsi que dans un récit inédit *Roule-bosse ou Lénine et l'homme de la rue*.

¹⁹ P. Istrati, *Le Pêcheur d'éponges* [1930], [dans :] idem, *Œuvres complètes*, t. 2, op. cit., p. 95-186, p. 110 pour la citation.

²⁰ T. Pillon, *Le Corps à l'ouvrage*, Paris 2012, p. 10.

Des personnages de travailleurs plurilingues

Tout d'abord, la corporéité de la langue va être prise en charge par des personnages de travailleurs. Dans les œuvres de Malaquais et Istrati, les diégèses mettant en scène des travailleurs témoignent du plurilinguisme que les auteurs vivent ou ont vécu eux-mêmes. La spontanéité de la langue istratienne et malaquaisienne épouse les va-et-vient linguistiques incessants des personnages au travail qui reproduisent les pratiques linguistiques de leurs créateurs. Ainsi, Kir Nicolas, artisan boulanger du roman *Codine*²¹, navigue entre les langues pendant son travail nocturne, lorsqu'il pétrit et façonne sa *plăcintă*²² machinalement. On connaît l'importance du chant au travail qui, depuis toujours, scande le dur labeur des hommes et impose un rythme en permettant de diminuer la monotonie du temps laborieux. Le narrateur s'interroge donc : « Dans quelle langue chante Kir Nicolas ? En grec ? En turc ? En albanais ? Et que dit-il²³ ? » La narration se poursuit en reproduisant en français le chant censé être dans une des trois langues citées ci-dessus :

Du sommet de la montagne,
Où il avait vu le jour,
Un jeune homme descend vers la vallée.
Il ne fait pas une promenade ;
Il ne va pas au marché de bestiaux :
Son départ sera peut-être sans retour.
Ah ! oui, il ne reviendra peut-être plus !
Et longtemps, le regard baigné de larmes
D'une bonne mère le poursuit :
— Mon cher enfant, se lamente-t-elle ;
Seule la mère connaît la douleur
Qui ne s'oublie jamais !
Que le Seigneur ne laisse plus en vie
Les mères qui ont perdu leur enfant,
L'enfant qui s'en va dans la terre,
Ou sur les rives étrangères
Où son parler sera raillé,
Où sa douleur et sa joie seront incomprises
Et où chacun lui criera : « Étranger ! »²⁴

L'acte laborieux qui absorbe Kir Nicolas, chantant instinctivement, permet à Istrati de créer un kaléidoscope métaréflexif sur la langue et sur la condition précaire

²¹ P. Istrati, *Codine* [1926], *Œuvres*, t. 1, Paris 2006, p. 547-644.

²² La *plăcintă* est une pâtisserie très appréciée en Roumanie : sorte de brioche fourrée, soit aux pommes, soit avec une garniture salée.

²³ P. Istrati, *Codine*, op. cit., p. 641.

²⁴ Ibid.

du travailleur étranger. Le chant, qui retranscrit en français le roumain, l'albanais ou le grec, mentionne précisément l'intolérance linguistique qui « raille » les fautes linguistiques des étrangers. La spontanéité et le réalisme du chant au travail permettent à la langue de se faire réceptacle de chansons folkloriques des Balkans et d'allier le renouvellement de la langue et le témoignage de la condition des étrangers.

Dans *Les Javanais*, tandis que la langue française est déformée pour se moquer du travail des ouvriers français dans l'usine d'armement jouxtant la mine de Java, où on fabrique des « machins qui essplosent sous la mer, des torpilles qu'on les appelle, ils avaient même une estation d'essais secrète »²⁵, l'allemano-javanais de Hans permet de révéler la condition précaire de ces vagabonds « en deçà des frontières »²⁶ :

Tu ne vas pas nous faire le spiel de la solidarité de classe ? Puis où veux-tu en venir ? Que les Javanais occupent la mine ? dressent des barricades ? Pas souvent. Rien de plus veule qu'un troupeau d'apatrides. C'est même pourquoi on en cultive la race. Heimatlos... Il faut des attaches, un enracinement, une patrie à la patte, pour ruer dans les brancards²⁷.

Pas de « spiel » pour les « Heimatlos » : ces deux mots allemands, irrégularités au sein du français correct de Hans, expriment mieux l'apatridie de ces travailleurs qu'un long discours.

Une phénoménologie des sensations au travail

En outre, cette langue plurilingue va être mise au service d'une description phénoménologique de la corporéité du travail par le biais de la narration des sensations. Il est notable que ce soit des francophones qui se penchent sur l'écriture d'un thème si peu traité dans la littérature française. L'autre grande tradition de phénoménologie du travail dans la littérature au XX^e siècle est celle qu'inaugure Upton Sinclair dans *The Jungle* : le roman se déroule dans les abattoirs de Chicago et il y décrit des odeurs, ce qui donne l'impression aux lecteurs « d'avoir à se laver » après la lecture comme s'ils avaient touché quelque chose « d'impur »²⁸. Si la description de l'odeur au travail se retrouve en France, par exemple dans le roman de Léon Bonneff *Aubervilliers* (posth. 1923) où l'odeur des abattoirs et des boyauderies constitue presque une intrigue à elle seule, elle n'est pas dominante dans les romans de Malaquais et d'Istrati. Ils lui préfèrent la représentation du bruit. Le bruit et son opposé, le silence, font partie des réflexions sur l'exil linguistique, d'autant plus si cet exil est celui d'un travailleur précaire.

²⁵ J. Malaquais, *Les Javanais*, Paris 1995 [1939], p. 24.

²⁶ J. Malaquais, *Les Javanais*, Paris 1939, p. 285. Cet extrait est emprunté à la première version des *Javanais*, avant la réécriture des années 1990.

²⁷ J. Malaquais, *Les Javanais*, op. cit., p. 225. « Spiel » signifie « jeu » et « Heimatlos » signifie « sans abri » en allemand.

²⁸ A. Blinderman, *Critics on Upton Sinclair: Readings in Literary Criticism*, Coral Gables 1975, p. 9.

Panaït Istrati témoigne du bruit infernal de l'usine, qui entraîne « douleur physique, isolement, perte de repères »²⁹, entre déchirure proche de la guerre et usure répétitive des machines. Dans son récit *Roule-bosse ou Lénine et l'homme de la rue*, « [L]es morts devaient sûrement les entendre de leurs tombes »³⁰. Le silence partagé de ces « morts » sociaux, les travailleurs les plus démunis, est masqué par le bruit assourdissant et douloureux de l'enfer laborieux :

Repris par notre enfer, il ne nous était plus possible d'échanger un mot, mais, nus jusqu'au nombril et ruisselants de sueur, nos regards se croisaient juste pour que l'un puisse lire dans les yeux de l'autre :

-Lénine ! Ça barde !

Et 40 fois 450 kilos d'acier roulaient leur déluge de tonnerre, sur les matrices faiseuses d'engins de meurtres³¹.

Istrati témoigne d'une communication qui va au-delà de « la voix s'effaçant le plus souvent au profit du geste »³², puisqu'elle ne passe plus que par le regard qui permet de témoigner de la foi révolutionnaire au milieu d'un enfer sonore. Dans une métaphore filée, témoignant de la maîtrise linguistique de l'auteur, l'élément aquatique passe de la sueur des travailleurs au déluge causé par l'acier, le corps et la matière ne faisant plus qu'un, dans une cacophonie qui dévoile toute sa poésie et sa force. Cette sarabande est reproduite dans le texte avec des propositions juxtaposées, hachées et renforcées par la mention de ce « 40 fois 450 », écrit en chiffres et non en toutes lettres, comme pour attirer le regard du lecteur dessus et insérer de l'hétérogénéité au sein du texte littéraire.

Ce français précaire, fait de tâtonnements, d'accrocs et d'irrégularités, est comme le travail précaire. Il mène à de nouvelles manières d'échanger avec autrui :

Dans les mines, pour rompre l'éloignement, on tape sur les tuyaux [...] Dans des situations de plus grande proximité, la parole devient hurlement³³.

Malaquais dévoile bien cette communication non-verbale qui va au-delà de la parole et qui montre l'importance phénoménologique des sensations pour les travailleurs. Pour le vieux mineur Ponzoni, le geste suffit à reconnaître ses semblables d'infortune : « Java – pas besoin de comprendre pour comprendre. Geste d'accueil, geste d'offrande, Ponzoni désigne l'Île »³⁴. « Pas besoin de comprendre pour comprendre » pourrait être une définition de la langue de Malaquais : le javanais est une interlangue parlée par

²⁹ T. Pillon, op. cit., p. 31.

³⁰ P. Istrati, *Roule-bosse ou Lénine et l'homme de la rue* [1929], manuscrit inédit en français, « Cahiers Panaït Istrati » 1986, n°1, p. 7-16, p. 13 pour la citation.

³¹ Ibid., p. 14.

³² T. Pillon, op. cit., p. 38.

³³ Ibid., p. 37.

³⁴ J. Malaquais, *Les Javanais*, op. cit., p. 253.

des travailleurs précaires qui nous permet d'accéder aux ressentis des Javanais, à leurs individualités, à leurs « mondes propres ». Malaquais témoigne d'expériences propres aux travailleurs les plus précaires chez qui « l'adaptation douloureuse au bruit rend plus étrange la survenue du silence »³⁵. Ici, un simple « déclic inaudible dans le fracas des foreuses » amène le plus grand des silences, celui des tués dans un éboulement, un « silence irréel, palpable eût-on dit »³⁶ :

C'est arrivé tout bêtement, sans indices avant-coureurs, ou alors un déclic inaudible dans le fracas des foreuses. Toujours est-il que le plafond s'est dévissé, qu'il s'est affaissé d'une pièce, les gobant sec, le barbu et l'arbi et leurs outils et leurs quinquets et leurs casse-croûte de haut goût. Une avalanche de pierraille s'ensuit, de moraine, de caillasse menue, puis un filet d'eau gargouilla placidement la prière des morts³⁷.

Le silence des victimes se perçoit dans cette langue française renouvelée : les corps disloqués par le travail et par l'éboulement font écho à la phrase disloquée par des propositions coordonnées et des énumérations. Les sens sont utilisés pour faire advenir ce silence. C'est le plafond qui « gobe » les mineurs puis, les ayant avalés et ingurgités, la mine se contente de « gargouiller placidement » pour témoigner de la dernière trace sensible de leur vie.

Chez Sinclair, l'odeur était palpable. Ici, c'est le silence qu'on peut toucher. Malaquais décentre la silenciation des travailleurs précaires en imposant le javanais. La virtuose créativité linguistique de ses personnages contrebalance le silence auquel la société les réduit.

La transcription du « monde propre » d'un travailleur passe aussi par son rapport à la corporalité car « la sensibilité tactile s'est prolongée jusqu'à l'outil »³⁸. Chez Malaquais et Istrati, le rapport fusionnel et corporel à la langue française que nous mentionnions ci-avant redouble celui de leurs expériences laborieuses : « chez les mineurs, tout le corps, devenu véritable outil, est engagé dans la réalisation du geste »³⁹. La description des gestes laborieux dans la mine des *Javanais* met effectivement en avant l'inconfort du corps, mis à mal, écartelé et disloqué entre la machine, la terre et la pierre, comme dans la description de ce piqueur :

Magnus-le-Docteur forait un trou. Une planche sous les reins, une pierre sous la nuque, il forait à la verticale un trou dans la roche. Deux lampes assujetties en surplomb derrière sa tête éclairaient la voûte du boyau certifiée sûre et saine par les porions. Ils y avaient tracé des marques à la craie, – attention, pas de conneries, une croix un trou exactement échelonnés – et lui, à plat sur le dos, jambes repliées, coudes au corps, il pesait, de bas

³⁵ T. Pillon, op. cit., p. 40.

³⁶ J. Malaquais, *Les Javanais*, op. cit., p. 235–236.

³⁷ Ibid., p. 134.

³⁸ T. Pillon, op. cit., p. 55.

³⁹ Ibid., p. 46.

en haut, sur les anses de la foreuse pneumatique. Cognant, mordant, creusant le toit du gîte, la foreuse lui malmenait les entrailles par choc en retour. Peu à peu, la fraise gagnant en profondeur, l'appareil s'alourdissait à proportion. Ça et là, lorsque pour redonner du mordant à la fraise il la faisait tourner un instant à vide, les trépidations et les pétarades du compresseur atteignaient la limite du tolérable⁴⁰.

Tout d'abord entièrement éclairé et nommé, il devient simplement un dos, des jambes ou une tête dans des positions peu naturelles et difficilement concevables pour un lecteur n'ayant jamais pratiqué le métier pour ensuite, comme par attraction, laisser sa place de sujet à la foreuse, personnifiée, qui fait l'action à sa place : l'homme a disparu, la machine le remplace, elle s'alourdit, comme pour faire rentrer le travailleur sous terre, à la place de l'outil. Le texte, ainsi agencé, creuse au fond de la langue française, comme la foreuse de Magnus creuse au fond de la roche pour trouver l'argent.

Cette dislocation du corps se retrouve également chez Istrati : l'homme précaire et son expression en français, constitués d'entre-deux et de contradictions, partagent plus facilement leurs expériences de manière fragmentée. Dans cette description du précaire qui nous parvient du récit inédit d'Istrati, le précaire n'est plus que la somme disloquée des différents membres de son corps entrant en contradiction les uns avec les autres, tout comme les langues se retrouvent disloquées chez un auteur francophone :

L'homme de la rue est une créature que la vie ne chauffe plus. Il n'a que ses deux bras, ses deux jambes et sa tête. Les bras, qu'il les occupe ou non, cela revient au même pour son cœur. Les jambes, – plus utiles, plus liées au cœur, – le portent souvent loin de la vie, c'est-à-dire, loin de toute réalité indifférente à son désir de vivre. Et il serait presque heureux de se trouver là où ses jambes le conduisent, mais c'est alors qu'intervient son abominable tête, cette boîte remplie de questions, de visions, de projets, d'espairs, d'angoisses, de nostalgies, de souvenirs, – tout en fracas de véhémentes images, qui s'acharnent à lui prouver, encore et encore, qu'il n'est qu'un homme de la rue, un homme que la vie ne chauffe plus⁴¹.

Les jambes le font avancer vers une nouvelle langue, vers un renouvellement littéraire, tandis que la tête ramène l'auteur à sa condition d'étranger qui doit toujours redoubler d'efforts pour prouver sa légitimité à écrire en français.

Enfin, Istrati tente de décrire la douleur causée par le travail, difficile à appréhender pour un non-initié. Il met en place une synesthésie dégradée qui explique la douleur du contrecoup de la journée de travail :

Le soir, la tête en bouillie, les nerfs démolis, les mains semblables à des râpes, nous enfourchions nos vélos et filions en zig-zag comme des poissons, ivres de notre surdité et croyant traverser une ville morte. Pour nous, les trams étaient d'ouate et glissaient sur de l'eau ; les musiciens d'un orchestre ne faisaient que des gestes ridicules et les gens

⁴⁰ J. Malaquais, *Les Javanais*, op. cit., p. 77.

⁴¹ P. Istrati, *Roule-bosse*, op. cit., 7.

qui conversaient en cheminant, nous semblaient des sourds-muets. Rentrés chez nous, nous nous endormions en mangeant, vidés, prostrés⁴².

Les sonorités de la langue française, assonances et allitérations, sont utilisées par Istrati pour témoigner de ce « zig-zag » physique, mental et moral du travailleur sortant d'une dure journée de labeur. La langue de l'auteur francophone ouvrier va ainsi se tourner vers la matérialité de la description et du corps pour transmettre en littérature cette réalité méconnue qu'est celle des travailleurs tout en proposant un renouvellement linguistique. La description de la *plăcintă* par l'artisan Kir Nicolas en est un exemple probant. Le boulanger ne fait qu'un avec sa matière première, au point de se transformer, la nuit, en une force laborieuse et poétique, terrifiante et épique :

Ainsi, isolé du monde, enveloppé par les ténèbres, Kir Nicolas redevenait chaque nuit l'homme-nature, tel que les montagnes d'Albanie l'avaient créé, tel qu'il avait été avant d'être offensé par les hommes et mis à genoux par la vie. [...]

Il était alors beau à voir.

Tête découverte, nu jusqu'à la ceinture, la face embrasée, ses bras musculeux et son buste carré semblaient emportés dans un tourbillon. [...]

Soudain, les deux mains qui pétrissent se crispent sur la pâte, en même temps que l'homme bombe ses pectoraux et projette une cataracte de sons métalliques qui font trembler les vitres. Sa voix puissante module harmonieusement une chanson sauvage. Il s'oublie. Et cependant que, sous la poussée violente des poumons, son cou se gonfle, devient bleu, que ses cordes vocales semblent près de se briser, ses deux mains s'acharnent à meurtrir, machinalement, interminablement, les mêmes boules⁴³.

La difficulté à raconter le travail provient en partie de cette dislocation des corps, de cette absence de totalité qui est souvent appréciée en littérature. En revisitant la langue française à leur manière, Malaquais et Istrati essaient de faire entrer la corporalité du travailleur dans la langue française. Malaquais le fait grâce à une narration poétique et lyrique qui fait correspondre l'organisation fonctionnelle du roman à cette fragmentation corporelle ; Istrati, par des personnages forcés de la nature qui contiennent leur propre contradiction.

Le travail de la langue de ces deux francophones ouvriers permet de faire émerger une langue du travail qui reste encore, comme tant d'autres « chaînons manquants »⁴⁴, à faire entrer dans notre Histoire littéraire. Malaquais et Istrati tentent, comme le dit Codine, de permettre aux lecteurs de voir la « vraie face du monde », celle qu'on « n'apprend pas à l'école ». C'est cette vérité phénoménologique, cette authenticité de l'expérience, que la langue francophone, aussi laborieuse que les travailleurs étrangers des

⁴² Ibid., 13.

⁴³ P. Istrati, *Codine*, op. cit., p. 639.

⁴⁴ V. Pleuchot et J. Roumette, *Introduction. Le chaînon manquant de l'histoire littéraire française du XX^e siècle*, « La Revue des lettres modernes » 2021, n° 8, p. 11-30.

récits, arrive à transcrire en transmettant l'impression d'en savoir plus « en un quart d'heure [...] qu'en dix ans de classe »⁴⁵.

Malaquais et Istrati ont poursuivi ce travail visant à continuer de décentrer la langue française même lorsqu'ils ont pu arrêter de travailler comme ouvriers. Malaquais, par exemple, réécrit entièrement son œuvre dans les années 1990 : il veut remettre sur le métier, une dernière fois, sa langue pour la rendre plus vivante et plus proche du lectorat du XXI^e siècle⁴⁶. Istrati, quant à lui, pratique l'autotraduction de ses livres, du français vers le roumain ou du roumain vers le français. Pour mieux comprendre ses propres récits, il traduit ses propres œuvres, comme si seul un travailleur et un francophone pouvait traduire l'œuvre d'un travailleur et d'un francophone. Est-ce la preuve d'une démesure babélique de la part de ces auteurs ? En renouvelant la langue française, l'écrivain se sent capable de transmettre, comme par innutrition⁴⁷, ce souffle de vitalité dans sa langue roumaine maternelle et *vice versa*. Le(s) français de Malaquais et d'Istrati leur permet(tent) de s'ouvrir à la sensation, à l'expérience, à l'altérité la plus irréductible pour tenter d'approcher ce « monde propre ». Les descriptions de ces vagabonds laborieux sont donc à l'image de leur langue française apprivoisée : parce qu'elle « s'accomplit contre la règle, sauvagement, à la mesure de la violence qui est faite à la personne humaine »⁴⁸, elles sont particulièrement à même de participer à la reconfiguration de l'Histoire littéraire de langue française du XX^e siècle.

Bibliographie

- Ansellem G., *Romain Gary, les métamorphoses de l'identité*, Paris 2008.
- Arasse D., *Le Détail : pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris 2009.
- Basso M., *Men at work: Rediscovering Depression-era Stories from the Federal Writers' Project*, Salt Lake City 2012.
- Blinderman A., *Critics on Upton Sinclair: Readings in Literary Criticism*, Coral Gables 1975.
- Coleridge S., *Biographia Literaria*, Edinburg 2014 [1817].
- Deleuze G. et Guattari F., *Capitalisme et schizophrénie. L'Anti-Œdipe*, Paris 1972.
- Genette G., *Figures III*, Paris 2014.
- Gnocchi M. C., *Du paternalisme romantique aux « illégitimes légitimes » : stratégies de légitimation des écrivains populaires et autodidactes (1830–1939)*, [dans :] *Légitimité, légitimation*, éd. S. Amedegnato, S. K. Gbanou et M. Ngalasso-Mwatha, Pessac 2011, p. 127–140.

⁴⁵ P. Istrati, *Codine*, op. cit., p. 579.

⁴⁶ V. Pleuchot, *Les Javanais entre hier et aujourd'hui. Une comparaison des versions de 1939 et de 1995*, [dans :] *Malaquais entre deux mondes*, éd. G. Nakach et J. Roumette, Paris 2017, p. 199–214.

⁴⁷ Terme utilisé par les poètes de la Pléiade à la Renaissance pour désigner le processus par lequel un auteur se nourrit des œuvres du passé (en particulier celles de l'Antiquité) pour écrire les siennes.

⁴⁸ J. Malaquais, texte inédit, sans titre ni date, Archives Jean Malaquais, Harry Ransom Center, container 3.10 : « Untitled and unidentified, French handwritten and typescript drafts, 1936–1941, undated. »

- Higgins G., *Les Conrad français*, « Les Nouvelles littéraires » 6.04.1940, n° 912, p. 4.
- Istrati P., *Codine* [1926], *Œuvres*, t. 1, Paris 2006, p. 547–644.
- Istrati P., *Le Pêcheur d'éponges* [1930], *Œuvres*, t. 2, Paris 2006, p. 95–186.
- Istrati P., *Roule-Bosse ou Lénine et l'homme de la rue* [1929], « Cahiers Panaït Istrati » 1986, n°1, p. 7–16.
- Kristeva J., *Étrangers à nous-mêmes*, Paris 1988.
- Malaquais J., texte inédit, sans titre ni date, Archives Jean Malaquais, Harry Ransom Center, container 3.10 : « Untitled and unidentified, French handwritten and typescript drafts, 1936–1941, undated. »
- Malaquais J., *Les Javanais*, Paris 1939.
- Malaquais J., *Les Javanais*, Paris 1995.
- Noiriel G., *Les Ouvriers dans la société française : XIX-XX^e siècle*, Paris 1986.
- Paugam S., *Les Salariés de la précarité*, Paris 2007.
- Pillon T., *Le Corps à l'ouvrage*, Paris 2012.
- Pleuchot V., *Les Javanais entre hier et aujourd'hui. Une comparaison des versions de 1939 et de 1995*, [dans :] *Malaquais entre deux mondes*, éd. G. Nakach et J. Roumette, Paris 2017, p. 199–214.
- Pleuchot V. et Roumette J., *Introduction. Le chaînon manquant de l'histoire littéraire française du XX^e siècle*, « La Revue des lettres modernes » 2021–8, n° 3, p. 11–30.
- Sapiro G., *Réseaux, institution(s) et champ*, [dans :] *Les Réseaux littéraires*, éd. D. De Marneffe et B. Denis, Bruxelles, 2006, p. 44–59.
- Sinclair U., *La Jungle*, trad. A. Sayez, Paris 2011.
- Sobel R., *Phénoménologie du travail, ontologie de la vie et critique radicale du capitalisme. Réflexions à propos du statut de l'interprétation de Marx par Michel Henry*, *Cahiers d'économie politique*, 2009, vol. 56, n° 1, p. 7–40.
- Uexküll J. Von, *Mondes animaux et monde humain*, trad. P. Muller, Paris 1984 [1934].
- Zéphir F., *Le Vagabond du monde ou le cosmopolitisme de Panaït Istrati*, [dans :] G. Bridet et alii, *Décentrer le cosmopolitisme : enjeux politiques et sociaux dans la littérature*, Dijon 2019, p. 115–127.

Langue du travail et travail de la langue : l'exemple de deux francophones ouvriers

Résumé

Le travail en littérature est un thème aussi marginal que le sont les francophones oubliés. Sujet foncièrement pluridisciplinaire, il regroupe des interrogations littéraires, philosophiques, politiques et socioéconomiques. Ce mélange des genres semble propice au statut décentré de la francophonie oubliée. Poussés sur les routes et révéant la culture littéraire française, auteurs du travail et auteurs de la francophonie se recourent. Avec leur position irrégulière et leur pratique d'une littérature du pas de côté, leur langue du travail et leur travail de la langue vont de pair. Jean Malaquais et Panaït Istrati créent des œuvres novatrices, tant du point de vue éthique qu'esthétique en proposant un enchevêtrement entre authenticité de l'expérience vécue, poéticité et labeur. Là où la littérature prolétarienne nationale est parfois chauvine, la littérature francophone du travail permet de dire le travail et de donner voix aux classes populaires internationalement et corporellement. L'analyse des liens entre langue française et thème du travail dans les œuvres de Jean Malaquais (*Les Javanais*, 1939) et de Panaït Istrati (*Cycle d'Adrien Zograffi*,

1924–1933), tant du point de vue de l'itérativité, du plurilinguisme et du renouvellement du réalisme, permet de repenser leur place au sein du champ littéraire français de l'entre-deux-guerres.

**Language of work and work with language:
The example of two working-class Francophone authors**

Abstract

In literature, labour is a topic as marginal as the Forgotten Francophones. Multidisciplinary subject, labour brings together literary, philosophical, political and socio-economic questions. This combination of disciplines is conducive to the decenter status of the Forgotten Francophonie. Forced to hit the road and idolizing the French literary culture, labour authors and Francophonie authors intersect with each other. Through their irregular position, with a literature of the "side-step", the language of work and the work with language go hand in hand and rejuvenate the French literature. Jean Malaquais and Panaït Istrati create innovative works, ethically and esthetically speaking, by an entanglement of the authenticity of their experience, of poetic and labour. Where national proletarian literature sometimes turns to chauvinism, the Francophone labour literature tries to represent labour and to give voices to the working-classes, in an international and corporal way. The analyzes of the connections between the poetic language and the labour theme in *Les Javanais* (Jean Malaquais, 1939) and in the *Cycle of Adrien Zograffi* (Panaït Istrati, 1924–1933), because of the iterativity, the multilingualism and the realism renewal, enable us to think back on their place in the literary French field of the interwar period.

Mots-clés : francophonie, travail, entre-deux-guerres, littérature ouvrière, phénoménologie

Keywords: francophonie, work, interwar period, workers' literature, phenomenology

Słowa kluczowe: frankofonia, praca, okres międzywojenny, literatura robotnicza, fenomenologia

